

séquence, le confia aux soins des Maghi. Latelecha, instruit du projet du guerrier, délibéra avec son fils sur le meilleur moyen de prévenir l'affreuse solennité. « Je délivrerai le jeune homme, reprit Petalecharou, comme le doit un guerrier, par la force. » Le chef ne voulait pas que son fils s'exposât une seconde fois au danger imminent qu'il avait déjà couru pour le même sujet; il pensa que le guerrier pourrait être forcé à échanger sa victime contre une grande quantité de marchandise. En conséquence, il alla trouver un M. Pappan, marchand américain qui se trouvait en ce moment dans le village. Dès qu'il eut communiqué son dessein à Pappan, celui-ci lui livra généreusement tout ce qu'il demandait, et ajouta d'autres choses : Petalecharou et plusieurs Indiens suivirent cet exemple.

Ce trésor apporté dans la loge du chef, le guerrier est mandé; le chef s'arme de son tomahak, explique au guerrier pourquoi il l'a fait venir, et lui ordonne d'accepter les marchandises et de céder l'enfant, sinon qu'il va être assommé. Le guerrier refuse; Latelecha lève sa massue et le menace : « Frappe, s'écria Petalecharou, j'irai affronter la vengeance de ses amis. » Le père, plus prudent et plus politique, ajouta quelques objets à la masse des marchandises : cet expédient réussit; le guerrier se rendit, quoique avec

répugnance; le jeune Espagnol fut délivré, et peu de temps après, conduit à Saint-Louis. Les marchandises furent sacrifiées à sa place; le draps fut coupé en morceaux que l'on suspendit à des poteaux sur la place de l'exécution, et plusieurs objets de prix furent brûlés.

Les voyageurs américains se procurèrent des chevaux au village des Pânis-Loups; le 6 mai, ils furent de retour à leur camp sur le Missouri. Le 27, le major Long arriva. Il annonça que la campagne prochaine aurait lieu par terre. Il amenait avec lui du renfort, parce qu'il avait fallu remplacer plusieurs soldats qui étaient tombés malades pendant l'hiver; des ingénieurs-géographes, des naturalistes, un peintre de paysage, des interprètes, l'accompagnaient; il avait six soldats et un caporal, indépendamment de chasseurs et de guides français. Toute la troupe était composée de vingt-huit personnes; on s'était muni d'un nombre égal de chevaux et de mulets, et de huit de plus pour le transport du bagage. On avait des provisions abondantes, beaucoup de marchandises, des instrumens pour les opérations topographiques, enfin, des fusils et des munitions.

« Plusieurs Indiens voisins de notre camp, dit le narrateur, instruits de la route que nous devions tenir, et qui avaient été témoins de nos

préparatifs, se mirent à rire de notre témérité, en essayant une chose qu'ils ne se regardaient pas en état d'accomplir. Ils nous représentèrent une partie du pays que nous devions parcourir comme tellement dépourvue d'eau, que ni nous, ni nos chevaux, ne pourrions y vivre. L'interprète qui avait accompagné Pike dans son voyage aux sources de l'Arkansâ, nous assura qu'il nous serait presque impossible d'échapper aux traits des Indiens qui infestent toutes ces contrées. L'attaque récente d'une compagnie de marchands sur le Missouri, par une troupe de Sioux et de Sâkis, avait répandu une grande terreur dans le pays; car, un blanc avait été tué, plusieurs avaient été grièvement blessés; toutes les personnes exposées aux hostilités des Indiens étaient dans de vives appréhensions.

« Ce fut avec cette perspective peu consolante, et incomplètement équipés pour affronter les dangers dont nous étions menacés, que nous partîmes le 6 juin. »

On ne tarda pas à arriver dans la vallée de la Platte; c'est une immense prairie naturelle sur la surface de laquelle on n'aperçoit pas la moindre élévation, et qu'un très-petit nombre d'arbres ou d'arbrisseaux; on en voit quelques-uns disséminés le long de ses bords.

On était dans le pays des Pânis le 10; en appro-

chant du village des Grands-Pânis, on dépêcha un messenger au chef pour l'avertir de l'arrivée de la troupe: il fit répondre qu'il était occupé avec ses guerriers à une fête dont il ne pouvait s'absenter. On fut bientôt entouré d'une foule de femmes et d'enfans qui regardaient les Américains d'un air étonné. Quoique le chef ne vint pas, les étrangers furent admis dans sa maison et traités comme des amis; ils allèrent ensuite à leur camp qui avait été dressé à une certaine distance. Le chef vint les y trouver; on lui expliqua l'objet du voyage; il dit que l'on éprouverait des difficultés et des dangers sans nombre; que le pays voisin de la source de la Platte était habité par des tribus d'Indiens puissans et féroces qui ne laisseraient échapper aucune occasion d'attaquer et d'insulter les Américains; que dans quelques parties de la route, on souffrirait du manque d'eau, que dans d'autres on ne trouverait pas de gibier. « En un mot, s'écria le grand chef, il faut que vous ayiez des cœurs bien grands pour entreprendre un si long voyage avec si peu de forces, des cœurs qui s'étendraient de la terre au ciel. » — Ces représentations, ajoute le narrateur, auraient peut-être produit quelque effet sur notre esprit, si nous n'avions pas supposé qu'elles étaient dictées uniquement par l'envie de nous faire rebrousser chemin; c'était par ce motif seul que les Pânis



avaient cherché à exciter nos alarmes; ils voulaient nous détourner de passer sur leur territoire de chasse, et se flattaient peut-être de posséder, par ce moyen, une plus grosse partie des objets dont nous nous étions pourvus pour faire des présens aux Indiens.

« Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler notre résolution, ils nous conseillèrent de remonter par la fourche du Loup, au lieu de prendre le chemin de la Platte, comme nous leur avions dit que nous ferions. Cet avis et ce qu'ils alléguèrent à l'appui, qu'il n'y avait pas de bisons le long de la Platte, nous sembla dériver de la même source que les représentations qu'ils nous avaient adressées précédemment; en conséquence on n'en tint aucun compte.

« Après avoir recueilli chez eux tous les renseignemens relatifs au pays de l'ouest, on essaya de se débarrasser de ces Indiens avec des présens; il ne fut pas aisé de les satisfaire; ils nous importunèrent pour avoir du tabac et d'autres choses que la nature bornée de notre provision ne nous permettait pas de leur accorder; d'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt des Indiens dont la bienveillance nous serait plus précieuse à acquérir que celle des Pânis.

« Notre camp était à plus d'un mille du village. L'espace intermédiaire, de même que la plaine à

une grande distance de tous côtés, étaient couverts de chevaux mêlés avec les hommes, les femmes et les enfans. Les premiers n'ayant pas d'occupation sérieuse passent une grande partie de leur temps en plein air, soit à cheval, soit à des jeux de hasard.

« Les Pânis sont habiles cavaliers, ils aiment à déployer leur adresse et leur agilité. Plusieurs de leurs chevaux sont marqués, toutefois cela n'a lieu que pour ceux qu'ils ont pris dans leurs incursions sur le territoire espagnol, ou dans le pays des Indiens du sud-ouest; tous les chevaux marqués viennent originairement de chez les Espagnols. Il ne paraît pas que les Indiens aient aucun moyen d'appliquer une marque distinctive à leurs animaux. Chaque Indien n'a ordinairement qu'un petit nombre de chevaux, qui sont tous connus pour être à lui comme sa femme ou toute autre personne de sa famille. Quelques-uns de leurs plus beaux étaient ornés de harnois brillans et d'objets provenant des manufactures espagnoles.

« Nous avons passé un certain temps à essayer d'expliquer aux chefs la nature et les effets de la vaccine, et de leur persuader d'engager quelques-uns des leurs à se soumettre à l'inoculation; ce fut inutile. Depuis plusieurs années ils n'ont pas souffert des ravages de la petite vérole; ils se croient en sûreté contre ses atteintes futures.

Cependant nous n'étions pas bien sûrs qu'ils eussent compris parfaitement tout ce que nous leur avions dit sur ce sujet, et même dans ce cas, il n'était pas probable que leur confiance en nous fût suffisante pour le leur faire recevoir comme une vérité.

« Les habitans du village que nous avons visité ensuite à trois milles de distance, sont les Pânis-Républicains; on dit que ce nom leur vient de ce qu'ils se sont séparés des Grands-Pânis ou de la souche primitive il y a quelques années, pour vivre sous un gouvernement particulier. Ils sont à quatre milles du village des Grands-Pânis et de même sur la Fourche du Loup. Le chef nous conduisit à sa cabane, en s'excusant de ne pouvoir nous régaler parce que ses squas étaient toutes occupées aux champs. C'était une bande de cette tribu qui avait pillé, l'année précédente, un détachement des nôtres près du village des Kansès. L'agent américain, par ses mesures promptes et vigoureuses, les avait forcés à faire une ample restitution des effets volés. Soit que le chef et ses guerriers fussent encore dépités de cette affaire, soit tout autre motif, ils ne nous accueillirent pas très-bien. En conséquence notre visite fut très-courte. »

On alla ensuite au village des Pânis-Loup, la réception que l'on y éprouva fut amicale. Le chef

dit comme les autres que l'on avait consultés, que l'on entreprenait un voyage très-hasardeux; et finit par souhaiter aux Américains la protection du grand maître de la vie. Ce chef était Latelecha; il vint plus tard au camp des Américains avec son fils Petalecharou, célèbre pour sa piété filiale, sa valeur et son humanité; chacun tenait à honneur de s'entretenir avec cet homme vraiment digne d'admiration.

On partit du camp des Pânis-Loup le 14; on ne tarda pas à parvenir sur les bords de la Platte. On remonta le long de sa rive gauche. La chaleur était accablante dans cette vaste plaine où il ne croît pas un seul arbre. Les Indiens Outous appellent cet rivière Nébraska; ce qui signifie qu'elle est large et peu profonde; on peut la passer en tout temps, excepté au printemps lorsque la fonte des neiges fait gonfler ses eaux. En avançant, on trouva ses bords un peu plus élevés et plus inégaux, ce qui interrompît la monotonie, qui depuis quelques jours fatiguait les yeux des voyageurs. Le gibier n'était pas commun dans ces campagnes. On fit halte, et les chasseurs se dispersèrent de différens côtés; ils furent heureux et l'abondance reparut.

Lorsque l'on fut arrivé au confluent des deux grandes branches de la Platte, on se préparait à examiner celle qui vient du nord, parce l'on avait

le dessein de la traverser; deux élans qui arrivèrent épargnèrent cette peine aux voyageurs, ils passèrent sans aucune difficulté, on suivit leur exemple, et l'on atteignit heureusement l'autre bord. Le lendemain on parvint bien plus aisément sur la rive droite de la Platte.

Elle est dans cet endroit large de 2700 pieds et très-rapide, mais si basse que l'on ne fut obligé ni de mettre pied à terre ni d'ôter le bagage de dessus les mulets. Les plaines à droite étaient couvertes d'un gazon court et fin. On rencontra du bois, ce qui fit prendre la résolution de camper; les deux soirées précédentes, on avait eu de la peine à en ramasser assez pour allumer le feu qui n'avait ensuite été entretenu qu'avec de la fiente de bison, et assez difficilement parce que le vent était pluvieux. Cette fiente est employée comme combustible dans beaucoup de parties du pays sans bois au sud-ouest du Missouri, par les Indiens et les chasseurs qui campent souvent dans des lieux absolument nus.

Les collines à la droite de la Platte, au-dessus du confluent de la branche du nord, deviennent plus hautes et plus escarpées, et se rapprochent du caractère de celles du Missouri qui sont dénuées de pierre; elle sont également quelque chose d'âpre dans leur aspect. La vallée est plus étroite et un peu plus irrégulière qu'au-dessous du con-

fluent; elle est souvent coupée par des monticules qui se dirigent vers la rivière; ils sont de sable grossier, et contiennent plus de gravier et de cailloux que dans la partie inférieure; on trouva sur les sommets des fragmens de cornaline, d'agate et de calcédoine.

Parmi les arbres qui forment une lisière étroite le long de la rivière, on en voit beaucoup qui sont morts soit de vétusté, soit des attaques des castors qui les ont dépouillés de leur écorce. Le *cactus férox* devenait de plus en plus commun à mesure que l'on remontait la Platte, et occupait des espaces si étendus qu'il retardait beaucoup la marche des voyageurs, car on ne pouvait forcer les chevaux à traverser ces terrains.

Heureusement les bisons, les antilopes et beaucoup d'autres animaux abondaient dans les campagnes nues que l'on parcourait, et animaient cette vaste solitude. La chaleur, réfléchiée par le sable pur, y était accablante, surtout le matin et le soir. Le sol près de la rivière est imprégné de substances salines, et ne produit que des herbes grossières et des joncs.

Le 30, on aperçut les Monts-Rocailleux dans l'éloignement, on distinguait de la neige sur toutes leurs parties qui s'élevaient au-dessus de l'horizon. Depuis quelques jours, l'air était extrêmement serein, et le matin on observait un degré

extraordinaire de transparence dans l'atmosphère. A mesure que le jour avançait et que la chaleur du soleil se faisait sentir, on voyait les vapeurs s'élever en si grande quantité de toutes les parties de la plaine, que chaque objet, à une petite distance, paraissait agrandi et défiguré diversement. Un mouvement ondulé était visible sur toute la surface. Il commençait peu de temps après le lever du soleil, et croissait jusqu'à l'après-midi, alors il diminuait graduellement; sa marche suivait celle de l'intensité de la chaleur du soleil. La densité de la vapeur produisait souvent le phénomène du mirage. On croyait voir des lacs et des étangs, les troupeaux de bison paraissaient être au milieu de l'eau. Vers le soir, l'air s'éclaircissait, et nous découvrions plus distinctement les montagnes. On remarqua une partie de la chaîne séparée en trois sommets coniques qui semblaient de hauteur égale. On en conclut que c'était le Grand-Pic observé par Pike.

A mesure que l'on approchait des montagnes, le bois devenait plus commun le long de la Platte; cependant, les arbres ne formaient pas de forêts et ne s'étendaient pas à plus d'un demi-mille des bords de la rivière. On voyait aussi une plus grande quantité de terriers de marmottes de la Louisiane, petit animal connu sous le nom de chien des prairies. Ces terriers sont si nombreux

dans quelques endroits, que leur réunion en été a qualifiée de villages; on en voit qui occupent une surface de quelques acres, et d'autres de plusieurs milles. Ces terriers ont la forme d'un cône tronqué; l'entrée est au sommet ou sur les côtés; ils sont généralement élevés à peu près de dix-huit pouces au-dessus du sol, sur une base de trois pieds: il y a quelquefois jusqu'à huit marmottes dans un trou. Quand le temps est beau, elles aiment beaucoup à jouer à l'entrée. A l'approche du danger, elles gagnent leur retraite; si elles en sont éloignées, elles aboient en agitant leur queue ou en se tenant debout sur le bord du trou, pour reconnaître l'ennemi. Si on fait feu sur elles dans cette situation, elles échappent ordinairement, ou si on les tue à l'instant, elles tombent dans l'intérieur ou le chasseur ne peut les prendre. Comme ces animaux sont engourdis pendant l'hiver, ils ne font pas de provisions pour cette saison; ils se défendent de sa rigueur en bouchant soigneusement l'entrée des terriers. Ceux-ci sont ordinairement éloignés les uns des autres d'une vingtaine de pieds. La chair de ces marmottes est bonne à manger. Elles se nourrissent d'herbes et de plantes herbacées. On trouve quelquefois dans leurs retraites un serpent à sonnettes d'une espèce particulière.

On atteignit, le 6 juillet, l'extrémité occidentale de la vaste plaine que l'on avait parcourue

dans un espace de près de mille milles : elle est terminée par une chaîne de rochers de grès, nus et presque perpendiculaires, qui ressemblent à un grand mur parallèle à la base des montagnes, et qui se voyent d'une certaine distance. Au-delà de ce premier chaînon, on trouva une vallée étroite qui le séparait d'une autre rangée de même nature et à peu près de hauteur égale qui est de 150 à 200 pieds. On campa au pied de la première.

La vallée entre cet immense parapet de grès et les premiers rochers granitiques, est large d'un mille, et ornée d'une quantité de piliers rocailloux, isolés, souvent d'une blancheur éblouissante; ils s'élèvent comme des pyramides ou des obélisques au milieu de monticules et de buttes qui semblent être le produit de la destruction de masses semblables. La chaîne de grès paraît avoir eu dans l'origine une hauteur uniforme, et s'être prolongée sans interruption du nord au sud parallèlement à la base de la montagne; elle a été ensuite coupée transversalement par la Platte et toutes les grandes rivières qui coulent vers la plaine.

On s'était imaginé, étant au camp, que l'on pourrait gravir sur les sommets les plus éloignés que l'on voyait alors, et revenir dans la même soirée; on fut surpris par la nuit avant d'avoir pu parvenir au pied de la montagne. La Platte, en cet endroit, a vingt-cinq pieds de largeur et trois

pieds de profondeur, son eau est limpide et froide, son courant rapide; sa chute, dans une étendue de vingt milles en descendant, ne peut pas être moindre de huit pieds par mille; la vallée où elle coule est étroite et tortueuse, bordée par des collines escarpées et hautes, entourant quelquefois d'innombrables petites prairies de forme circulaire, ornée d'arbrisseaux le long de la rivière.

La vallée étroite qui règne entre les collines de grès, est un peu plus fertile que les plaines où coule la Platte; la pelouse y est entre-coupée de bouquets de petits chênes et de noisetiers, au milieu desquels s'élèvent des colonnes de grès blanc.

Dans la matinée du 7 juillet, un détachement de quatre hommes partit pour aller examiner les montagnes. La première chaîne de roches primitives était plus escarpée et plus raboteuse que les collines de grès; ses flancs ne présentaient d'autres végétaux que des cactus et des yucca, et quelques genévriers ou des chênes chétifs; ils étaient d'ailleurs si roides, qu'il fallait les escalader avec une précaution extrême. On avait eu le projet de traverser la première chaîne et de gagner la vallée de la Platte située au-delà; on ne put l'effectuer. Après avoir gravi successivement sur les sommets de plusieurs crêtes qu'ils regardaient comme la cime de la montagne, les voyageurs en

trouvèrent d'autres encore plus hautes et plus âpres. Ils renoncèrent donc à leur plan et cherchèrent le meilleur chemin pour descendre au lit de la rivière qu'ils avaient à main gauche. Le thermomètre descendit à 72° (17° 76). Au même instant, il était au camp à 86 (23° 98). Ils étaient si élevés au-dessus de la Platte, qu'elle ne leur paraissait plus que comme un petit ruisseau large d'une quinzaine de pieds, blanchissant d'écume produite par l'impétuosité de son cours et l'inégalité de son lit. Ils distinguèrent deux branches principales, venant l'une du nord-ouest, l'autre du sud; un peu au-dessous de leur confluent, la rivière tourne brusquement au sud-est en se précipitant par une crevasse dans un vaste précipice de rochers perpendiculaires.

Après bien des difficultés, ils arrivèrent dans une ravine. Un des soldats ayant bu de l'eau d'une source, fut attaqué à l'instant de violens maux de tête, de vomissemens et d'évacuations qui augmentèrent à un degré si alarmant qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds; quelqu'un courut aussitôt au camp pour chercher des médicamens et des secours; il n'y parvint qu'après une marche fatigante de six milles. Plusieurs personnes y étaient de même dans un état de souffrances, quoique moins aiguës que celles du soldat resté dans les montagnes. Deux hommes furent à l'ins-

tant dépêchés avec des drogues de ce dernier côté. Lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu, le malade en était déjà parti avec ses compagnons; du moment où il avait pu marcher, on l'avait débarrassé de son fusil et de son bagage, et on s'était mis en route pour le camp que l'on atteignit dans la nuit.

On supposa que les incommodités éprouvées par la plupart des hommes du détachement, étaient dues à des groseilles que l'on avait mangées, non qu'elles eussent aucune qualité délétère, mais parceque l'estomac, faute d'habitude, avait perdu la faculté de digérer des fruits.

On s'engagea dans un défilé en s'avancant au sud-ouest; on suivait un sentier tracé par les bisons; on marchait sur les bords d'un ravin profond au milieu de masses énormes de rochers, en serpentant autour de la base des montagnes, dans la seconde branche desquelles on avait pénétré. De l'endroit où l'on campa, l'on apercevait distinctement le pic le plus haut de la chaîne, éloigné d'une vingtaine de milles au nord-ouest; son sommet présentait plusieurs espaces couverts de neige qui descendaient jusqu'au commencement de la région boisée.

Un des objets de l'expédition était de déterminer la hauteur de ce pic; on resta trois jours dans ce lieu. Le 13 un détachement se mit en